

**TONINO BENACQUISTA**

**TIRÉ DE FAITS  
IRRÉELS**

roman

*nrf*

GALLIMARD

TONINO BENACQUISTA

**TIRÉ DE FAITS  
IRRÉELS**

roman

*nrf*

GALLIMARD

TONINO BENACQUISTA

TIRÉ DE FAITS  
IRRÉELS

roman

*nrf*

GALLIMARD

« Le roman, c'est le paradis imaginaire des individus. C'est le territoire où personne n'est possesseur de la vérité, mais où tous ont le droit d'être compris. »

Milan KUNDERA, *L'art du roman*

« Ce que paraît nous dire Cervantès, dans son livre merveilleux, c'est que le contraire de la vérité n'est pas le mensonge. Le contraire de la vérité est la raison. »

José BERGAMIN, *Le clou brûlant*

## PROLOGUE

*Au commencement, Dieu créa les Cieux et la Terre.*

*Et Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut.*

*Il sépara la terre des océans puis créa la verdure et les arbres donnant du fruit.*

*Puis Il créa les poissons, les oiseaux, et tous les animaux terrestres.*

*Il observa alors la délicate harmonie qui déjà régnait ici-bas, les splendeurs de la nature, la douceur des éléments, le rythme des saisons.*

*Il vit une harde de chevaux galoper en bord de mer au soleil couchant. Des baleines chanter en rejoignant les pôles. Des fauves traverser la savane. Des aigles survoler des sommets enneigés. Il s'émerveilla de l'intelligence du vivant en voyant des dauphins se parler, des singes se faire rire. Il vit une louve allaiter un chaton orphelin, un rat secourir un frère dans la détresse, un couple de cygnes se jurer fidélité, un éléphant éprouver le deuil d'un congénère. Il vit l'élégance dans le geste du chat et le dévouement dans le regard du chien. Et Dieu vit que tout cela était bon.*

*Or il Lui restait à accomplir Son chef-d'œuvre, l'Homme, appelé à dominer la flore et la faune, et à disposer de la Terre comme bon lui semblerait.*

*Et Dieu fut pris d'un doute.*

*L'amour, la sagesse, la solidarité et l'empathie étant déjà distribués et à l'œuvre, Il réalisa trop tard que Son ultime et chère créature, n'ayant plus à*

*les incarner, apporterait avec elle le chaos dès son arrivée dans le jardin d'Éden.*

*Alors Dieu chercha comment éveiller l'Homme à la beauté naturelle qui l'entourait.*

*Et lui donner à voir la complexité du monde qui désormais serait le sien, comme celle de sa propre psyché.*

*Et l'aider, plus que tout, à contenir le mal qu'il lui restait à commettre.*

*Alors Dieu créa la littérature.*

C'est sans doute pour ces raisons-là que je suis devenu éditeur.  
Demain, pour bien d'autres raisons, je ne le serai plus.

Mais pour l'heure je déjeune avec Benoît Clerc, venu m'entretenir de ses indignations du moment, comme il le fait avec une belle constance depuis vingt ans que je le publie. Que dire de Benoît, sinon qu'il existe ? J'entends par là qu'il existe plus intensément que nous autres, ses contemporains, et c'est ainsi qu'il gagne sa vie, dont les événements marquants nous sont relatés dans des volumes de 120 pages à raison d'un tous les deux ans. Pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore, Benoît Clerc est l'inventeur de la passion et du deuil, que nul n'avait éprouvés avant lui. Son *oui* à la mairie fut bien plus solennel que le mien, et le décès de sa mère fut un événement bien plus tragique que celui de la mienne. Il me fait penser à ces personnages de séries dont nous suivions les péripéties dans les Collections Verte ou Rose de notre petite enfance. « Benoît tombe amoureux ». « Benoît devient papa ». « Benoît découvre que ses parents sont mortels ». Certes il préfère donner ses propres titres aux grandes étapes de sa vie, comme l'épisode « Benoît divorce », sobrement intitulé *Une rupture* (ventes : 22 000 exemplaires), selon moi son meilleur livre. Il avait su décrire une Gisèle humiliée par ses mensonges, qu'elle avait tolérés jusqu'à ce qu'il les rende publics dans « Benoît trompe sa femme » (*Les accrocs*, 35 000 exemplaires), un cruel réquisitoire contre l'érosion du désir, celui de l'homme comme celui de la femme, et c'est sans doute pour ces

pages-là, d'une précision dérangeante, comme une ode tardive au corps de l'autre, que je l'ai publié. Mais parfois les mots lui manquent pour traduire toute la gravité de l'existence de Benoît. « Benoît tombe malade », minutieux compte rendu d'une mononucléose (*Sales draps*, 3 200 exemplaires) décrite comme un long épuisement métaphysique, n'a pas su éveiller la compassion d'un public habitué à des récits d'agonies bien plus sévères. Dès la lecture du manuscrit, j'ai eu envie de lui dire : « Cette fois, passe ton tour, Benoît. Ici ton ego, face à lui-même dans cette grande chambre toute blanche, n'a rien à nous faire partager sinon son ennui, et rendre son ennui passionnant n'est pas dans tes moyens, ces sales draps resteront les tiens. » Et cependant je l'ai publié, parce qu'on ne laisse pas un Benoît seul sur son lit de souffrance, et parce que je suis fidèle à mes auteurs, même si parfois j'aimerais que certains s'en aillent faire des enfants ailleurs. Je regrette pourtant, dans son intérêt comme dans le mien, de n'avoir jamais eu le courage de lui dire : « Toi qui as su rendre publics tes mœurs et tes états d'âme, pourquoi n'en profites-tu pas pour nous scandaliser ? Si tu as su convaincre les lecteurs que ton quotidien était aussitôt convertible en matériau narratif, pourquoi ne t'autorises-tu pas, au nom de cette impunité littéraire, toutes les extravagances ? Que ne m'apportes-tu pas un "Benoît aux portes de l'Enfer", le journal de tes excès, tous inqualifiables, à condition que tu saches trouver les mots ? Transgresse, nom de Dieu ! Ébranle, choque, outrage ! Vis ! Disparais sans explication, réveille-toi dans une favela, provoque un ennemi en duel, vomis en direct, rends-toi sur le théâtre des opérations, couche avec 1 003 femmes, braque une banque : le champ des possibles est infini ! Ose tout ce qui, à nous autres gens du commun, nous vaudrait de sérieux ennuis. Car toi, face aux juges qui te demanderaient ce que tu as à dire pour ta défense, tu n'aurais qu'à répondre : "Je suis un écrivain." Stupéfaction du jury ! Circonstances atténuantes, excuses de la cour, relaxe immédiate. Et quand bien même t'enverraient-ils en prison, tu pourrais prétendre de ton vivant au statut

d'artiste maudit ! Je l'imagine bien, ta réclusion, seul dans 9 m<sup>2</sup> : dix rames de papier, une plume, mille jours et mille nuits, le cœur en révolte et l'imagination en croisade. Quel bouquin tu nous ferais ! La fin de mes ennuis ! »

Des ennuis dont aucun de mes auteurs ni même les membres de mon équipe ne soupçonnent la gravité – est-ce le père en moi qui repousse au dernier instant le réveil brutal des siens, ou le couard que par ailleurs je sais être ? Quand on pense que j'ai jadis refusé un roman à cause de sa scène d'ouverture : une femme au foyer prépare le petit déjeuner de son mari. Arôme de café chaud, confiture maison, chemise repassée. Puis elle se rend à la poste pour retirer un recommandé à son nom : l'homme qui venait de l'embrasser sur le front demandait le divorce par voie d'avocat. L'in vraisemblance de la situation m'avait empêché d'aller plus loin, mon imagination étant impuissante à concevoir une telle lâcheté masculine. Or, ce gars-là, c'est moi. C'est cette violence-là que j'impose à tous en laissant ma directrice commerciale se charger du sale boulot. Depuis des mois je la laisse mentir à ma place à ceux qui en ce moment même s'activent au bureau sans se douter de rien. Il faut les voir quand arrive notre dernier-né tout frais sorti de l'imprimerie ; on le touche, on le renifle, on le cajole. Une famille en visite dans une maternité. Je sais leur fierté de fabriquer des livres, bercés de la belle illusion que chaque titre paru nous arrache à la médiocrité ordinaire. Certes ils savent que la maison va mal mais ils s'attendent à ce que je nous sorte de l'ornière comme je l'ai fait par le passé. Seulement cette fois, en cessation de paiement après deux années catastrophiques, j'ai rendez-vous demain au tribunal de commerce pour établir une demande de liquidation judiciaire immédiate. Je n'ai aucun plan de redressement à soumettre à mes juges, et le seul plaidoyer que j'envisage ne ferait qu'aggraver mon cas : « Messieurs, ma maison a certes connu de sérieuses méventes ; j'ai misé sur des premiers romans, puissants, qui n'ont pas encore trouvé leur public, mais d'ici quelques années ces auteurs-là

seront les plus attendus. Je fonde par ailleurs de grands espoirs sur une trilogie d'Anna Maï-Tram dont j'ai programmé le premier volet en janvier, mais c'est au troisième que je pourrai espérer un retour sur investissement. Harold Cordell, l'auteur d'*In cauda venenum* (140 000 exemplaires vendus), m'a promis une *Vie et mort d'Harold Cordell*. Et surtout, j'attends depuis maintenant quatre ans *Café central* de Pierre-Antoine Réa. Quatre ans ! Un roman comme il n'y en a qu'un par génération ! L'auteur a encore besoin de six mois pour sa version définitive. Laissez-lui le temps de le terminer, laissez-moi le temps de le porter au public, sinon il n'est pas dit qu'un autre éditeur s'en charge. » Le représentant du procureur de la République n'aurait dès lors qu'une priorité : veiller à ce que ma faillite n'en entraîne aucune autre.

Quand je me serais contenté d'une barquette de carottes râpées, il m'a fallu inviter Benoît chez Da Peppo, « les meilleurs spaghettis à l'encre de seiche de Paris », dit-il, contraint de se rabattre sur de vulgaires rigatonis alla Norma, l'encre de seiche étant introuvable en ce moment à Rungis. Il se venge sur le Montepulciano (il revient de Toscane), et son phrasé s'en ressent pendant qu'il me prépare à l'arrivée de son prochain opus, pour l'instant sans titre, que je devine comme l'épisode « Benoît a un fils en âge de tuer le père », et pas au sens propre, hélas. Inutile d'espérer un miracle, 2 500 exemplaires au mieux, et c'est pourtant d'un miracle que j'aurais besoin pour me sortir de mes sales draps à moi.

Mon banquier avoue volontiers qu'il ne lit pas quand je lui offre un exemplaire de ma dernière parution, non pour m'attirer ses bonnes grâces, encore moins son admiration, réservée aux seuls patrons du CAC 40, mais pour lui fournir de temps à autre une preuve matérielle de mon activité. Le livre n'étant pour lui ni un outil d'émancipation, ni même un objet récréatif, je veille à ne jamais employer le mot « littérature » de peur de provoquer l'ennui ou la gêne d'un individu s'étant construit contre celle-ci, qui n'engendre ni profit ni épargne, du moins dans le sens où il l'entend. Lors

de notre rendez-vous d'hier, celui de la dernière chance, j'ai lu dans son regard la condescendance du gestionnaire ultralibéral, lucide sur les crises d'aujourd'hui mais prêt pour les défis de demain, face à un résidu fossile de l'ère Gutenberg. Dans son sabir financier, il s'est lancé dans des phrases de plus de cent mots qu'il aurait pu ainsi résumer s'il avait eu le sens du resserrage : « Passe la main, papa. » On peut certes étudier la demande de prêt d'une boîte à burgers végans, d'un bar à ongles, d'un incubateur pour start-up dans le management, mais celle d'un éditeur de romans lui vaudrait les sanctions de sa hiérarchie. À ses chiffres, je n'ai pas su imposer mes lettres. Que n'ai-je suivi naguère un stage de management au lieu de lire Goethe ? Soulagé de s'être débarrassé d'un insolvable, il a tenu à me raccompagner jusqu'au seuil de sa banque.

Benoît, qui en l'instant réclame un surcroît de parmesan, ne se doute pas que demain, dès l'annonce de mon dépôt de bilan, il fera savoir dans le Landerneau que Benoît Clerc est sur le marché. Je suis presque tenté de lui annoncer d'ores et déjà le sujet de son prochain livre : « Benoît est trahi par son éditeur ». Mais voilà qu'il me fait sa tête d'enfant boudeur, et je sens poindre de nouveaux griefs, sur ses ventes en baisse, sur le milieu littéraire qui ne le distingue pas, je pense les avoir tous entendus mais il lui arrive de me surprendre.

— J'ai un souci avec ma fiche Wikipédia...

Dans l'encyclopédie en ligne, notre nouvelle source universelle de la connaissance, un contributeur vient d'ajouter à sa bibliographie un texte, publié jadis, que Benoît aurait préféré voir disparaître.

— J'avais dix-huit ans, bordel !

Geste agaçant quand d'autres y cèdent, j'empoigne mon téléphone et lance une recherche. Benoît voit soudain en moi un saint patron assez puissant pour rendre son casier littéraire vierge. Or mon empressement est d'une tout autre nature. Y aurait-il ici un matériau hautement inflammable ? Partis pris idéologiques injustifiables de nos jours ? Apologie de

l'indéfendable ? Confessions sexuelles abjectes ? J'imagine déjà le mauvais buzz, la toile en feu, l'appel au lynchage. Bref, le coup éditorial de la rentrée. Mais au mot « Élégie », mon vilain petit espoir s'effondre.

Dix-huit ans, premier amour, premier coït, première publication. Sous mon pouce, je vois défiler des envolées romantiques indécentes de niaiserie, des sentiments kitch, des emprunts mal assumés à Baudelaire, des métaphores embarrassantes émaillées de termes comme *plénitude*, *acmé*, *évanescent*. De quoi ruiner vingt années d'un minutieux travail de cynique, ennemi juré de la bienséance et détesteur émérite. Benoît pourrait faire sienne la fameuse tirade de Cyrano : « *Déplaire est mon plaisir. J'aime qu'on me haïsse.* » C'est même la raison pour laquelle je le vois en tête à tête et non plus en société, notamment dans les salons et festivals, où il va s'employer à vexer n'importe qui, de préférence les organisateurs et les élus. Jusqu'au dessert il donne l'image du convive idéal, aux belles manières et curieux d'autrui. Mais, comme Cyrano, à la fin de l'envoi, il touche : « En venant ici mon éditeur m'a dit : "On ne va pas pouvoir couper au déjeuner avec les notables." Maintenant que c'est fait, j'ai envie de prendre le mot notable dans un sens littéral. Je vais donc vous noter. Vous, l'adjointe à la Culture, pour qui Thomas Hardy est le père de Françoise Hardy : 3/10. Pour Monsieur le Maire, tout juste la moyenne : 5. Mais votre femme : 9 ! Quand j'ai parlé de Wittgenstein, elle m'a demandé : "Ludwig, le philosophe, ou son frère Paul, le pianiste ?" » Depuis, il s'étonne de n'avoir jamais été réinvité...

— Leur sabayon est une tuerie, dit-il en posant une main coupable sur son abdomen.

On dit que les galeristes voient grimper en flèche la cote d'un de leurs artistes à l'annonce de son décès. Si je devais voir mourir un seul de mes auteurs pour me sauver de la ruine, je sais celui pour lequel je n'aurais aucun état d'âme.

Et pourtant je sais que, demain, lui aussi va me manquer.

© *Éditions Gallimard*, 2025.

# TONINO BENACQUISTA

## Tiré de faits irréels

« Mon banquier avoue volontiers qu'il ne lit pas quand je lui offre les dernières parutions de ma maison d'édition, non pour m'attirer ses bonnes grâces, encore moins son admiration, réservée aux seuls patrons du CAC 40, mais pour lui fournir de temps à autre une preuve matérielle de mon activité. Le livre n'étant pour lui ni un outil d'émancipation, ni même un objet récréatif, je veille à ne jamais employer le mot "littérature" de peur de provoquer l'ennui ou la gêne d'un individu s'étant construit contre celle-ci, qui n'engendre ni profit ni épargne, du moins dans le sens où il l'entend. À ses chiffres je n'ai pas su imposer mes lettres. Que n'ai-je suivi naguère un stage de gestion au lieu de lire Goethe ! Soulagé de s'être débarrassé d'un insolvable, il a tenu à me raccompagner jusqu'au seuil de sa banque. »

Après quarante ans de bons et loyaux services rendus à la littérature, « Bertrand Dumas Éditeur » a fait faillite. Mais Bertrand, son fondateur, refuse cette fatalité. Il lui reste une dernière nuit pour trouver une solution miracle. Lui qui a tant cru au pouvoir du romanesque

rêverait que le romanesque vienne maintenant à son secours.

Il va être entendu au-delà de ses espérances.

*Tonino Benacquista est l'auteur aux Éditions Gallimard de plusieurs romans, dont Saga (1997) et Malavita (2004), de nouvelles, dont Nos gloires secrètes (2013), et de Mémoires, Porca miseria (2022).*

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- LA MALDONNE DES SLEEPINGS, 1989 (Folio Policier, n° 3).  
TROIS CARRÉS ROUGES SUR FOND NOIR, 1990 (Folio Policier, n° 49).  
LA COMMEDIA DES RATÉS, 1991 (Folio Policier, n° 12 ; Écoutez lire).  
SAGA, 1997 (Folio, n° 3179). Grand Prix des lectrices de *Elle*, 1998.  
TOUT À L'EGO, 1999 (Folio, n° 3469).  
UN CONTRAT. Un western psychanalytique en deux actes et un épilogue, 1999. *Nouvelle édition en 2001*.  
QUELQU'UN D'AUTRE, 2002 (Folio, n° 3874). Grand Prix RTL-*Lire*, 2002.  
MALAVITA, 2004 (Folio, n° 4283).  
LE SERRURIER VOLANT. Illustrations de Jacques Tardi, 2006 (Folio, n° 4748).  
MALAVITA ENCORE, 2008 (Folio, n° 4965).  
HOMO ERECTUS, 2011 (Folio, n° 5475).  
NOS GLOIRES SECRÈTES, 2013 (Folio, n° 5845). Grand Prix SGDL de la nouvelle, 2014, prix de la Nouvelle de l'Académie française, 2014.  
ROMANESQUE, 2016 (Folio, n° 6427).  
TOUTES LES HISTOIRES D'AMOUR ONT ÉTÉ RACONTÉES, SAUF UNE, 2020 (Folio, n° 6949).  
PORCA MISERIA, 2022 (Folio, n° 7234).

### *Dans la collection Folio Policier*

- QUATRE ROMANS NOIRS. La maldonne des sleepings – Les morsures de l'aube – Trois carrés rouges sur fond noir – La commedia des ratés, n° 340, 2004.

# TABLE DES MATIÈRES

Prologue

C'est sans doute pour ces raisons-là...

Cette édition électronique du livre  
*Tiré de faits irréels* de Tonino Benacquista  
a été réalisée le 4 février 2025  
par les **Éditions Gallimard**.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073024961 - Numéro d'édition : 597264)  
Code produit : U57188 - ISBN : 9782073024992.  
Numéro d'édition : 597267

Le format ePub a été préparé par **PCA**, Rezé.